Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 31 (1963)
Heft: 3

Artikel: Un valet de coeur
Autor: Y.C.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-568525

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Un valet de coeur

Nous étions assis, Maurice R. et moi, à la terrasse du Café de la Poste, boulevard Rochechouart. Après un hiver froid les beaux jours étaient revenus. Et ce soir là, il faisait très chaud.

Nous venions de dîner chez un ami commun qui demeurait tout près du Sacré-Cœur illuminé, temple de lumière qui crevait la nuit. Nous étions descendus par les jardins Saint-Pierre et la rue Steinkerque. Nous étions légers, ce soir, et nous avions ri des gars et des filles qui chahutaient en se tenant les mains.

Les rues étaient pleines de monde. Il faisait bon vivre et nous buvions du cognac.

Soudain, Maurice R. se pencha vers moi et dit en me désignant un point dans la foule des promeneurs :

— «Regarde, Tigli !»

Mes yeux se plissèrent comme ceux du matelot qui s'éveille.

— «Oui», fis-je.

Le garçon avançait seul, lentement, nostalgique. Il était plus beau, peut-être, que d'habitude. Sous le néon qui brunissait son visage hâlé ses yeux paraissaient plus noirs et sa bouche plus mystérieuse était plus tentante. Je fus profondément troublé de voir le garçon que j'avais aimé. Mes doigts se crispèrent sur mon verre avec nervosité. Son apparition imprévue jetait sur le guéridon de ce café les cartes de notre jeu que j'avais brouillées, puis déchirées, sans rien lui dire, sans qu'il sache la raison de mon détachement.

Maurice R. regarda mes mains qui tremblaient. Il interrompit ma rêverie :

— «Tu l'aimes encore ?»

Je restai un long moment sans répondre.

— «L'ai-je aimé un seul jour ?»

Avec qui étais-je cruel ? Avec le garçon qui venait vers nous ou avec moi-même ? Je soupirai :

— «Il est des amours d'un soir qui ne durent que jusqu'au lendemain . . . Après . . .»

— «Après ?»

— «Ce sont des histoires d'amour.»

— «Et lui, c'était ça ?»

— «C'était une jolie histoire . . . Oui . . . C'était même peut-être plus. L'amour a parfois des désirs et des secrets qu'on ignore et qu'on ne découvre que plus tard, quand la séparation est irrémédiable.»

— «Alors ?»

Je fis une grimace.

— «Tu sais, l'amour qu'on rencontre c'est un peu comme des cartes dans un jeu. Tu en prends une parce qu'elle est belle; c'est une Dame si tu aimes ça. C'est un Roi si tu as besoin d'argent. Ou c'est un valet . . . Pour moi c'est toujours un valet . . .» Je restai silencieux un instant — «Une fois que tu as la carte dans la main, tu joues . . . Tu joues n'importe où, n'importe comment.»

— Et tu perds à tous les coups.

— «Je perds, oui, tu as raison, j'ai toujours perdu.»

— «Et lui, c'est la même chose ?»

— «Oh ! Il me demandait souvent: «Pourquoi est-ce qu'on s'aime tous les deux ?» et je répondais chaque fois : Parce qu'il y a toi et parce qu'il y a moi». Et c'était vrai, il y avait sa petite gueule d'apache, ses yeux noirs, ses cheveux noirs, sa petite moustache noire. Et il y avait ma tête d'ange sale, mes cheveux longs, mes dents qui le mordaient et mes chemises ouvertes sur la poitrine... C'était tout... Notre amour ce n'était rien que ça...»

— «Ça a duré longtemps ?»

— «Le temps d'une bêtise, six mois.» J'eus un rire nerveux. «C'était beau, tu sais; il croyait tout ce que je lui disais. Et j'y croyais aussi. On faisait des projets d'avenir qu'on détruisait pour en rebâtir d'autres. comme des gamins on jouait au «zanzi» pour savoir lequel conduirait la moto lors de nos sorties. On se disputait lorsqu'il regardait les filles, ou que je dévisageais les garçons. Il croyait à notre amour et dans ces moments là, j'étais sincère. Maintenant, ça me fait rire.»

Tigli s'était arrêté à la devanture de la chemiserie. Je ne voyais que son profil dans un coin d'ombre, mais je savais qu'il nous épiait.

Maurice R. me demanda :

— «Qui a cassé cette aventure ?»

— «C'est moi, le jeu arrivait à sa fin. Aujourd'hui, il est terminé.» Puis je dis très vite. — «Je ne peux pas l'aimer, il ne vit pas en même temps que moi.»

— «Comment ça ?»

— «Il ne rit pas quand je ris. Il ne pleure pas quand je pleure. Il n'a que la grande beauté de son corps et de son visage, mais sous sa peau bistre il n'y a pas les mots de l'amour. Il ne sait pas être grand et il ne sait pas aimer.»

— «Pour toi c'est un mal irréparable un amour simple et sincère.»

Sans l'écouter je poursuivais ma pensée :

— «Il n'a rien de ce qui fait un grand amour et rien de ce qui fait un amour déchu.»

— «Tu es vache !»

— «Oui, c'est nécessaire... Quand on ne peut pas aimer, il faut crever ses béguins.»

— «Mais toi, Yvan, tu n'es pas fou, tu peux faire la part de l'illusion.»

— «Non, je ne peux pas, car je crois intensément. Pour moi l'amour c'est une chose irraisonnée qui me prend dans la poitrine, qui me tourmente puis me torture jusqu'à ce que j'en pleure ou que j'en rie. Oui, je crois à une petite gueule comme la sienne, par exemple. Je sais bien que sous son front il n'y a rien et pourtant je me force à y croire. Mais quand les lèvres que j'embrasse s'estompent, quand le corps que je serre dans mes bras disparaît, retourne dans le néant d'où je l'avais tiré, je brouille les cartes à nouveau et, pour cacher mon mal, pour masquer ma souffrance, j'en tire une autre.»

Tigli quitta la devanture de cravates et de chemises et poursuivit sa route en notre direction. Il arrivait à notre hauteur, je me tus.

Il s'arrêta. Je le regardais dans les yeux. Sa bouche tremblait.

— «Bonsoir, Yvan», me dit-ils.

— «Bye, bye, Tgli, ça va ?»

— «Je te vois, tout à l'heure ?» me demanda-t-il d'un air triste.

Mes doigts firent le geste de brasser un paquet de cartes imaginaires. Je secouait la tête :

— «Non, ce n'est pas la peine.»

Ses yeux s'embuèrent de larmes.

— «Pourtant.» fit-il en tendant ses mains vers moi.

— «Non . . . A quoi bon ?»

Il se raidit pour ne pas pleurer. Ses yeux chavirèrent dans le vague. Tournant les talons, il s'en alla.

Maurice R. n'avait pas dit un mot, mais son regard m'interrogeait :

— «Tu vois, mes illusions craquent. Jamais je ne pourrai trouver ce que j'aime dans un garçon . . . Je ne sais peut-être pas ce qu'est l'amour, alors je fais souffrir.»

Je restai sans parler, puis je lui dis d'une voix sourde :

— «Il faut que je fasse du mal, ou alors je n'ai pas l'air d'aimer.»

— «Tu commets une folie d'user tes vingts ans avec des aventures.»

— «De toute façon, ce sera la fin, car l'un de ceux-ci» — je désignais la silhouette qui disparaissait dans l'ombre — «l'un de ceux-ci me tuera peut-être . . . Mais pour ce soir . . .» — Du pouce, j'étalais des cartes invisibles sur la table, je fis le geste d'en saisir une, — «pour ce soir, je tire un valet» — d'en prendre une autre et, la jetant en direction du boulevard : — «Et pour lui une Dame de Cœur. Je lui souhaite d'être heureux puisque moi je ne sais que souffrir et faire pleurer.»

Tigli disparut dans la foule des promeneurs. Je bus un peu de cognac et j'essayai de sourire à cette nuit de printemps; mais j'étais triste, infiniment triste.

Yvan C.

Gide, encore

par Scorpion

On parle beaucoup — et avec raison — de l'ouvrage considérable que Jean Delay vient de publier sur la jeunesse d'André Gide [1]). On en parle d'autant plus que les conclusions auxquelles est parvenu Delay — science médicale et psychologique à l'appui — sont souvent en désaccord avec l'autoportrait que Gide nous a transmis. Accuserons-nous l'auteur des «Nourritures» d'insincérité ou, au contraire, reprocherons-nous à Delay de s'être trompé ? Cette dernière alternative, hélas pour Gide, est la moins valable. En fait, l'étude qui nous est proposée est d'une richesse étonnante en documents, une très large place étant accordée à la correspondance qu'André Gide a échangée avec sa mère. Cela nous vaut, avec les commentaires du critique, un travail en deux volumes étoffés et nourris dans lesquels il faut voir le souci constant de Delay de n'omettre aucun détail.